

Avant-propos

« Si l'expérience esthétique est une expression cruciale de notre nature affective, sa fin ou sa transformation présumée mérite certainement que la philosophie lui prête davantage attention. »

Richard SHUSTERMAN¹.

Depuis deux décennies au moins, il est question d'une crise de l'art contemporain. Par-delà un débat repris à satiété et l'imprécision de l'épithète « contemporain² », certains jugent avec sagacité que cette crise supposée relève moins de la production artistique actuelle, foisonnante et plurielle, que des résistances qu'elle suscite³. De fait, le « spectateur » a du mal à l'être, déconcerté par des réalisations qui hybrident les médiums et les pratiques, par des installations qui surexcitent ses perceptions, par des « œuvres » que leur ténuité ou leur apparente banalité rendent peu identifiables et reconnaissables, ou encore par des gestes et des actes qui s'affranchissent du rapport à l'objet – la liste n'est pas close. L'art ne se laisse plus identifier par les genres traditionnels qui le spécifiaient en arts pluriels; repoussant les limites de sa définition en d'incessantes transgressions, il apparaît ainsi « dé-spécifié » et « dé-défini⁴ ». Cette « dé-spécification » et cette « dé-définition » peuvent se renforcer dans une « dématérialisation⁵ » au profit

-
- 1 – Richard SHUSTERMAN, *La Fin de l'expérience esthétique*, Presses universitaires de Pau, 1999, p. 13.
 - 2 – On emploie ici l'épithète selon l'usage et par commodité. On s'en explique longuement plus loin – voir *infra*, chapitre IV.
 - 3 – Voir par exemple Christian RUBY, *Les Résistances à l'art contemporain*, Éd. Labor, coll. « Quartier libre », 2002. Dans une autre perspective, Yves MICHAUD, *La Crise de l'art contemporain*, PUF, 1997.
 - 4 – H. ROSENBERG, *La Dé-définition de l'art* [1972], trad. fr. éd. J. Chambon 1992. Sur la dé-spécification, voir J.-P. COMETTI, J. MORIZOT et R. POUIVET, « L'esthétique devant les mutations contemporaines », *Questions d'esthétique*, PUF, 2000, p. 191.
 - 5 – Lucy LIPPARD et John CHANDLER, « The Dematerialization of Art », *Art International* (Lugano) 12, n° 2, février 1968, p. 31-36. Extraits traduits dans *Compilation – Le Consortium : une expérience de l'exposition*, Les Presses du réel, 1998, p. 502-510. Voir aussi L. LIPPARD et J. CHANDLER, *Six Years: The Dematerialization of the Art Object from 1966 to 1972*, New York, Praeger, 1973.

d'un engagement dans la voie conceptuelle, ou dans celle de la performance. Il ne relève plus du « bel art », ni même peut-être de l'art défini et honoré par les pratiques et théories des siècles passés. Aussi l'attitude de contemplation et d'appréciation esthétique qui en était le corollaire semble débordée par la mobilisation d'un corps requis par l'appréhension difficile de volumes énigmatiques ou immergé dans un environnement polysensoriel. Elle paraît, à l'inverse, découragée par l'incapacité de cerner ce qu'il y aurait à évaluer comme « art », ce qu'il y aurait à voir comme bel objet ou même objet sensible; les délimitations « voir » ou « entendre » perdent de plus leur pertinence – qu'on songe seulement aux auditeurs désarçonnés par la « composition silencieuse », 4'33, de John Cage (1952). Les traditionnels critères esthétiques ne paraissent plus opérants en raison d'une triple déstabilisation : esthésique dans la perception, ontologique dans la difficulté à déterminer ce qui est ou non de l'art, axiologique dans l'impossibilité conséquente de l'évaluer. Par défaut (et/ou protestation) s'imposent alors parfois d'autres critères, éthiques, civiques, économiques, entre autres⁶. Pourtant la résistance, l'hostilité voire la violence de certains rejets témoignent *a contrario* de la persistance d'une attente déçue et d'une demande non comblée.

Doit-on en faire le deuil? Doit-on se contenter d'un tel constat en déplorant dès lors que l'art contemporain ne soit qu'une procédure d'auto-légitimation, ou pire une suite de « coups » et de transgressions? Un tel jugement paraît insuffisamment fondé, paresseux pour tout dire parce qu'injustement globalisant; on se refuse à un tel parti expéditif. Doit-on à tout le moins diagnostiquer *La Fin de l'expérience esthétique* pour reprendre le titre d'un livre de Richard Shusterman⁷? On s'y refuse aussi, avec d'autant plus de fermeté que ce n'est pas le propos de l'auteur qui invalide cette trop hâtive réponse. Il y insiste en effet sur le double sens du terme « fin » (terme et finalité). Tout en prenant acte d'une remise en question théorique de la notion d'expérience esthétique, il défend la nécessité de la réhabiliter à l'aune du pragmatisme dans lequel il s'inscrit. En s'inspirant assez librement de cette démarche, on veut plaider à notre tour pour une effective réhabilitation et montrer en outre que certaines propositions de l'art contemporain contribuent à renouveler en profondeur l'idée même d'expérience esthétique, loin d'en résilier l'exigence. Ajoutons qu'elles permettent de déployer tant la puissance de l'esthétique par l'expérience qu'on en a, que les virtualités de l'expérience par la sollicitation artistique, elles sont ainsi susceptibles de renouveler plus largement la valeur de nos expériences.

• 6 – Sur l'impossibilité d'évaluer à partir de critères esthétiques et le déplacement des critères dans le rejet, voir Nathalie HEINICH, *Le Triple Jeu de l'art contemporain*, Minuit, 1998; *L'Art contemporain exposé aux rejets. Études de cas*, J. Chambon, 1998.

• 7 – Richard SHUSTERMAN, *La Fin de l'expérience esthétique*, op. cit., 1999.